

La vie pathétique de
Louise de Lorraine
Reine de France (1553-1601)

SOURCES :

Documentation aimablement communiquée par M. René Mathis, docteur es-lettres, Censeur des Études au lycée de Nantes.

Maurin Histoire des ducs de Lorraine et de Bar.
Choublier Histoire de France.

Deux princesses lorraines, Marie Stuart et Louise de Vaudémont, ont porté la couronne de France. Singulier rapprochement de l'histoire, elles ont épousé deux frères, les derniers rois de la famille des Valois. L'une et l'autre ont eu des destins malheureux.

Rappelons brièvement que Marie-Stuart, dont nous avons retracé la vie agitée et la fin tragique (1), était lorraine par sa mère qui avait épousé Jacques V, roi d'Écosse. Devenue reine à l'âge de six jours par la mort de son père, fiancée à six ans au dauphin François, elle est mariée depuis un an quand la mort accidentelle du roi Henri II, tué dans un tournoi en 1559, met entre ses mains un second sceptre. La voici reine de France en même temps que reine d'Écosse. Las ! François II, son royal époux, miné par la tuberculose, mourait au bout d'un an. Veuve à dix huit ans, elle quitte, le cœur déchiré la « douce France ». Combien lourde à porter cette couronne d'Écosse qu'elle va recueillir !

En butte à la vindicte de sa cousine, l'odieuse reine d'Angleterre Elisabeth (la première du nom) qui la hait pour sa foi catholique et ne peut lui pardonner sa beauté et son esprit, Marie périra sous la hache du bourreau, après dix-neuf ans d'une dure captivité.

*
* *

Plus connue sous le nom de Louise de Lorraine, Louise de Vaudémont, épouse de Henri III, qui fait l'objet de cette étude, naissait le 30 avril 1553 au château de Nomeny, à quelques lieues de Nancy. Nicolas, comte de Vaudémont, son père, appartenait à la branche cadette de la maison de Lorraine ; Marguerite d'Egmont, sa mère, était de la bonne noblesse des Pays-Bas. Orpheline de très bonne heure, elle vit son enfance assombrie par les duretés de sa seconde belle-mère, Catherine d'Aumale.

C'est dans la piété et les œuvres charitables qu'elle chercha le remède à son isolement moral et aux besoins d'affection de son cœur. Elle faisait chaque semaine, nous apprennent ses biographes, un pèlerinage au sanctuaire fameux de Saint Nicolas-de-Port, vêtue avec la simplicité d'une paysanne et distribuant aux pauvres l'argent de ses menus plaisirs. Elle conserva sur le trône les habitudes de sa jeunesse. Son existence se partagea entre son oratoire, son jardin, la fondation d'œuvres pieuses et la retraite dans ses appartements. Ses occupations quotidiennes étaient la broderie et la lecture de son livre de prières. Mais il lui manqua cette énergie des femmes supérieures qui donnent leur trempe à ce qui les entoure : elle ne sut inspirer aucune de ses vertus à son époux, ni le corriger d'aucun de ses défauts. »

1 Les Annonces des Hautes-Vosges, août 1952.

*
* *

Comment la princesse lorraine fit-elle la rencontre du duc d'Anjou, le futur Henri III, qui devait devenir son époux ?

En 1573, ce prince, traversant la Lorraine pour aller prendre possession du trône de Pologne, où il avait été appelé par la diète, rendait visite, à Nancy, à son beau frère, le duc Charles III ⁽²⁾. Louise de Vaudémont lui fut présentée. « Simple, elle n'en était que plus belle ! » dira Brantôme. Conquis par sa grâce et sa beauté, Henri d'Anjou avait conçu pour elle un tendre sentiment.

Sur le trône de Pologne, qu'il occupa moins d'un an, le duc d'Anjou se regardait comme en un lieu d'exil, dans un pays encore à demi barbare, et regrettait le luxe et les voluptés de la cour des Valois. Aussi, dès qu'il apprit que la mort de son frère-Charles IX (1574) le faisait roi de France, s'évada-t-il de Cracovie, sa capitale, « comme on s'enfuit d'une prison ». Ses sujets le poursuivirent, sans pouvoir l'atteindre, jusqu'à la frontière autrichienne.

Son premier soin, à sa rentrée en France, fut de demander à Nicolas de Vaudémont la main de sa fille. Sacré à Reims, le 15 février 1575, sous le nom de Henri III, il épousa Louise le surlendemain. Il y a, à Paris, au Cabinet des Estampes (École Clouet) un très beau dessin de Louise de Lorraine : sous une opulente chevelure, piquée d'un diadème, encadrant un visage aux traits purs, un front haut, des yeux intelligents ombragés de longs cils, une bouche mignonne, un menton légèrement grassouillet. L'ensemble donne une impression de douceur souriante.

*
* *

Le roi était fort épris. Comme le voulait la coutume, il fit, à pied, avec sa jeune femme, le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres pour demander à la Vierge de leur donner des enfants. « Tant ils avaient marché, rapporte un chroniqueur, que tout saignants étaient leurs pieds ». Ils durent rester plusieurs jours à Chartres pour soigner leurs ampoules.

C'est un amour très vif que, dans les premiers temps, le roi témoigna à son épouse. Une médaille fut frappée par la Monnaie à leur effigie présentant d'un côté le roi Henri III et, au revers, le buste de la reine entouré de cette légende : Lodoica Lotaræna. Régina. Franc.

La lune de miel dura peu : la reine mère Catherine de Medicis, de sinistre mémoire, qui nourrissait pour Henri III, le dernier de ses fils couronné, une tendresse exclusive, voyait d'un mauvais œil l'attachement manifeste qu'il témoignait à Louise. Elle mit tout en œuvre pour l'en détourner. Femme d'un dégénéré qui était le dernier rejeton d'une race usée par les plaisirs et la débauche, la jeune épousée se vit reprocher durement par sa belle-mère sa prétendue stérilité. Faible de caractère, le roi se laissa facilement circonvenir, d'autant plus que les mœurs austères et les pratiques religieuses dont Louise ne se départit jamais, n'étaient guère de nature à le retenir. La débauche étouffa vite son amour pour la reine et ne lui laissa de goût que pour les fêtes et les amusements frivoles. Qu'on se représente cette cour brillante et dissolue des Valois où le sang de la Saint-Barthélémy n'est pas encore lavé : un roi de France avilissant la majesté royale par des passe-temps enfantins avec ses mignons, des orgies souvent ensanglantées par des duels, des guet-apens, des attaques nocturnes ! ...

2 Le duc Charles III avait épousé Claude de France, fille de Henri II et de Catherine de Medicis.

Épouse délaissée, la pauvre Louise, réfugiée dans sa charité chrétienne, cherche sa consolation dans les œuvres de bienfaisance. Vêtue d'une simple robe d'étamine, sans fard au visage, on la voit à l'Hôtel-Dieu soigner les malades de sa propre main, ensevelir les morts. Elle se rend en personne auprès des prisonniers pour apporter quelque consolation à leur état et fonde, à leur intention, l'œuvre pour « la prédication des dimanches et fêtes es prisons de la Conciergerie, du Grand et du Petit Châtelet ».

Le fossé ne fit que se creuser entre les époux quand Henri de Guise, prince de la maison de Lorraine, chef de la Ligue, se posa en adversaire délibéré de Henri III. Il semble cependant que, peu avant sa mort, le roi se soit rapproché de Louise. On sait le reste : Henri III faisant assassiner à Blois son rival Henri de Guise et son frère le Cardinal de Lorraine, le soulèvement de Paris, la mort tragique du roi tombant sous le poignard du fanatique Jacques Clément. Avec lui finit la dynastie des Valois qui avait donné treize rois à la France en l'espace de 261 ans (1328-1589).

*
* *

Le coup a été dur pour Louise de Lorraine qui n'a cessé d'aimer l'homme qui lui avait broyé le cœur. Du château de Chenonceaux où elle s'est retirée, prenant le voile des veuves, elle entreprend de blanchir sa mémoire. Coupable de l'assassinat d'un prince de l'église, Henri III a été frappé d'excommunication et privé de la sépulture religieuse. Elle tente une démarche à Rome pour prouver qu'il est mort « repentant de ses fautes, confessé et absous. »

En 1593, elle vient jusqu'à Mantes pour supplier Henri IV de « faire justice des assassinateurs (sic) dudit Sieur Roi son Seigneur, et rendre à son corps une sépulture royale, selon la coutume des rois de France. » Henri IV lui donna audience le 7 janvier 1594. Il promit que justice serait faite de tous ceux qui se trouveraient coupables de l'assassinat « mais que pour les cérémonies funèbres, elles seraient remises à une autre fois, à cause de l'incommodité de la guerre qui était de nouveau recommencée. »

Louise retourna à Chenonceaux où elle passa son temps à prier et à lire. Elle était fort lettrée et possédait une importante bibliothèque. Elle ne sortit plus de sa retraite que pour essayer de réconcilier son frère, le duc de Mercœur, avec le roi, et pour aller, à la fin de l'année 1600, prendre possession du domaine que Henri IV lui avait affecté en douaire. C'est au château de Moulins qu'elle mourut en 1601, à l'âge de 48 ans. Son corps qui avait été inhumé dans l'église des Capucins, puis déposé plus tard au cimetière du Père Lachaise, fut transporté en 1817 dans la basilique de Saint-Denis, sépulture des rois de France.

*
* *

Après la mort de Henri III, Louise de Lorraine, veuve – vraiment veuve – avait pris pour emblème un buisson de myrthe, symbole de l'amour, avec cette devise : « *Nostra sed in tumulo* » (Il est mien, mais dans le tombeau), allusion à celui qu'elle avait perdu. Dans son appartement peint en noir, semé de larmes, un seul ornement, le portrait en pied de Henri III sur la cheminée du cabinet.

N'est-ce pas chose sublime que cet amour, par delà la tombe, à un époux indigne ?

Si Louise de Lorraine, reine effacée et méconnue, n'a joué aucun rôle politique dans notre histoire, son attachante et noble figure se marque en relief sur la dépravation et le sang d'une triste époque : Une fleur dans un borbier ! ... Restée pure

au sein de la corruption, Louise de Lorraine a donné sur le trône de France le haut exemple des plus belles vertus féminines et de l'amour conjugal.

Victor LALEVÉE